



ÉTUDES
ITALIENNES

LÉON DOREZ

Les maîtres intellectuels
du pape Paul III

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX, 28, RUE BONAPARTE, PARIS (VI^e)

Bibliothèque Maison de l'Orient



135707

ETUDES ITALIENNES

Publiées par l'Union Intellectuelle Franco-Italienne

Directeur : HENRI HAUVETTE

Secrétaire de la Rédaction : HENRI BÉDARIDA

Nouvelle série, tome I (Douzième année) N° 1. Janvier-Mars 1931

SOMMAIRE

	PAGES
L. DOREZ. — <i>Les maîtres intellectuels du pape Paul III</i>	5
L. DI FRANCIA. — « <i>La Comtesse de Toulouse</i> » de Luigi Alamanni et la tradition populaire (1 ^{er} article).....	14
F. NICOLINI. — <i>Lettres inédites du baron et de la baronne d'Holbach à l'abbé Galiani</i>	20
F. BOYER. — <i>L'architecte Giuseppe Valadier et le projet de la Villa Napoléon à Rome (1809)</i> . (Planche).....	41

QUESTIONS UNIVERSITAIRES

Thèses de doctorat ès Lettres (MM. P.-H. Michel et P. Jourda).....	46
--	----

IN MEMORIAM

Albert Valentin (P. Ronzy).....	48
Pio Rajna (H. Hauvette).....	50

BIBLIOGRAPHIE

Mario Ferrigni, <i>Virgilio poeta italiano</i> (P. RONZY).....	52
Camille Mallarmé, <i>Un drame ignoré de Michel-Ange</i> (H. HAUVETTE).....	53
Comitato nazionale italiano per le onoranze centenarie a Federico Mistral : I. <i>Provenza e Italia, studi...</i> ; II. F. MISTRAL, <i>Mirella</i> , etc. ; III. F. MISTRAL, <i>Il poema del Rodano</i> (A. JEANROY et Th. LABANDE-JEANROY).....	54
P. Carli, A. Sainati, <i>Scrittori italiani...</i> , vol. V ; <i>Secolo XIX</i> (H. H.).....	60
Nunzio Vaccalluzzo, <i>Mario Rapisardi, Raccolta di poesie scelte...</i> (P. RONZY)..	60
Ettore Fabietti, <i>Garibaldi</i> (J. B.).....	62
Ada Negri, <i>Vespertina</i> (P. RONZY).....	62
Leonida Rèpaci, <i>La Carne inquieta</i> (P. RONZY).....	63
CHRONIQUE : <i>L'enseignement de la littérature française dans l'enseignement supérieur d'Italie</i> . — <i>La correspondance de Sismondi</i>	65

ABONNEMENTS

FRANCE : 60 francs. — ÉTRANGER : 75 francs

Un numéro pris chez l'éditeur : 25 francs

Les maîtres intellectuels du pape Paul III

Le *Dialogue sur les Savants*, de Paolo Cortese, publié seulement en 1734 (1) constitue, malgré des lacunes et des erreurs de jugement inévitables, la première tentative faite pour retracer l'histoire de la renaissance des lettres en Italie au xv^e siècle. (2) Ce petit ouvrage, trop peu remarqué jusqu'ici et composé en 1489 ou 1490, nous renseigne notamment sur les études et les tendances intellectuelles du futur pape Paul III (Alessandro Farnèse) vers l'époque de son établissement à Rome. Les trois interlocuteurs de ce Dialogue sont un certain Antonio, le protagoniste, qui peut être le père de l'auteur, l'auteur lui-même, Paolo Cortese, et le jeune Alessandro Farnèse. Dans la lettre dédicatoire à Laurent de Médicis, après un éloge des talents politiques et littéraires du « prince » de Florence, Cortese indique, en termes précis, la raison et le caractère de son œuvre : « J'ai l'habitude, ô grand Laurent, de faire l'éloge des illustres esprits de notre temps qui ont brillé dans les choses les plus impor-

(1) Pauli Cortesii *De hominibus doctis Dialogus*, publié par Alessandro Politi e Domenico Maria Manni (Florentiæ, 1734, in-4°). — Reproduit dans *Philippi Villani Liber de civitate Florentiæ famosis civibus ex codice Mediceo Laurentiano nunc primum editus et De Florentinorum literatura principes fere synchroni scriptores denuo in lucem prodeunt cura et studio Gustavi Camilli Galletti Florentini J. C.* (Florentiæ, 1847, in-4°), pp. 215-248. Je me suis servi de cette réimpression. — Sur Paolo Cortese, cf. *Nozze Savj-Lopez-Proto di Albaneta. Da lettere inedite di due fratelli umanisti, Alessandro e Paolo Cortesi. Estratti ed appunti di F. Pintor* (Perugia, 1907, in-8°). surtout pp. 9-10, 17 et suiv.

(2) Cf. Francesco FLAMINI, *Il Cinquecento* (Milano, 1902, gr. in-8°), p. 96.

tantes, mais surtout dans les études qui, du fond des ténèbres, nous ont comme ramenés à la vision de la lumière. L'Italie a été enfin délivrée de la longue tourmente que lui ont infligée les barbares, une incroyable multitude se consacra à la discipline des grandes sciences, et les princes de ce siècle ont tellement facilité la recherche de la science qu'ils paraissent également avoir pris en main la protection des sciences abandonnées : tels ton aïeul et ton père, très sages hommes, qui, ornés de toutes les vertus, l'ont de beaucoup emporté sur tous les autres dans les louanges dues au réveil des esprits. Et toi-même, augmentant brillamment cette gloire, non seulement tu exaltes les études des hommes de talent, mais encore, au milieu des plus graves occupations, tu donnes tous tes loisirs domestiques aux belles et nobles sciences... Tout en parlant souvent de ceux qui ont ressuscité l'étude des sciences, je déplorais que nous, qui devions tant à ces grands esprits, nous fussions si lents à leur rendre justice. Oui, j'ai souvent parlé d'eux en maints lieux, mais surtout, il n'y a pas longtemps, dans une île du lac de Bolsena (1). Quelques jeunes gens étaient venus de Rome en cette île, et nous avions avec nous Alessandro Farnese, jeune homme instruit dans les nobles sciences et auquel je suis lié par une extrême bienveillance. Nous étant assis, nous nous mîmes à converser entre nous de beaucoup de choses diverses, à cause du charme du paysage ; et comme l'on demandait quels étaient ceux dont les esprits réveillèrent les études endormies, nous priâmes tous un certain Antonio, notre aîné, très savant homme et d'un esprit très pénétrant, de nous exposer, s'il lui plaisait, ce qu'il pensait de ces hommes. Il nous dit beaucoup de choses sur chacun d'eux, d'une manière précise et très réfléchie, et les réunit tous, jusqu'à notre temps, dans un seul discours, si bien que, charmé de l'abondance ou de la teneur de ses paroles, je décidai de rédiger la conversation par écrit... » (2).

(1) Il semble qu'il y ait, dans ces essais de paysage, une inspiration très nettement puisée à certains passages des *Disputationes Camaldulenses* de Cristoforo LANDINI.

(2) Edition de 1847, p. 220-221.

Dans une œuvre qui a pour cadre l'île sainte des Farnese, Cortese ne pouvait guère manquer de rapporter fidèlement les paroles prononcées, au cours de la mémorable conversation, par le jeune Alessandro, et tout nous incline à croire qu'il l'a fait. Après avoir dit qu'il aime par dessus tout cette agréable retraite lorsqu'il veut lire tranquillement, à l'abri des importuns, ou réfléchir sur quelque sujet, le futur Paul III, à une habile question de Cortese, répond qu'une autre raison encore l'attire en ce lieu : c'est là que reposent ses ancêtres, dans la sépulture fondée par son aïeul Ranuccio (1). A ce trait on reconnaît tout de suite l'homme qui devait travailler avec une si belle persévérance à la grandeur de sa famille.

Un peu plus loin, Antonio, entrant dans le sujet même du Dialogue, s'exprime ainsi : « Vous me demandez combien et quels sont ceux qui ont été mis au nombre des savants, et ceux d'entre eux qui me paraissent s'être le plus approchés de la gloire de l'éloquence. Si je remonte à l'histoire de nos aïeux, je trouverai que l'éloquence était devenue tellement muette, qu'à mon avis il ne faut pas tant déplorer les malheurs des temps que féliciter ceux des nôtres qui ont rappelé à nous ces études elles-mêmes ». Et le jeune Farnese de répondre : « Sans doute, et moi aussi je suis forcé d'avouer que je dois infiniment à ces hommes. Cependant je ne vois pas d'où proviennent tant de différence dans les temps, et dans le ciel tant de changements, que les dieux immortels semblent avoir favorisé certains siècles et en avoir complètement méprisé certains autres. En effet, que d'orateurs produisit Athènes dans le même temps ! Quelle éloquence, quelles sciences, quels esprits surgirent des sources fécondes de ce siècle ! Que d'orateurs florirent à Rome à une même époque ! Que de puissance dans leur art ! Je laisse de côté la science de la guerre, l'étude excellente de tous les autres arts. Au contraire, quoi de plus pauvre que les bonnes sciences, du temps de nos pères ? Quand les lettres se sont-elles tuées plus longtemps ? Quand les esprits

(1) *Ibid.*, p. 222.

ont-ils perdu leur vigueur à un tel point, que tout enfin paraît avoir été concédé par la faveur des dieux à une seule époque, et qu'à l'autre, tout, par quelque malheureuse fatalité, ait été arraché ? » Antonio s'étonne un peu de ces réflexions : « Je partage ton opinion, Alessandro, lorsque tu penses que les différences des temps sont dues à la volonté des dieux. Qui douterait, en effet, que toutes choses ne fussent gouvernées par le parfait jugement du souverain Créateur ? Mais laissons de côté la science des hommes doctes dans la recherche des choses célestes... ». On trouve déjà ici le goût, qui se développera, du grand Farnese pour l'astronomie et même pour l'astrologie. L'interpellateur ne se tient d'ailleurs pas pour battu après l'observation d'Antonio, et il reprend presque aussitôt : « J'approuve assez, Antonio, ce que tu viens de dire ; cependant personne ne pourrait nier que ces fléaux, ces incendies, les différences des temps et des plus grandes choses ne se produisent sous l'influence de quelque fatalité, ou du hasard, ou des révolutions du ciel ». Il faut une nouvelle intervention de Cortese pour ramener la conversation à son véritable cours et imposer silence à celui qui devait, quarante ans plus tard, agréer la dédicace du grand ouvrage de Nicolas Copernic sur les révolutions des orbés célestes (1).

De même, lorsqu'Antonio commence par Manuel Chrysoloras sa revue des humanistes, il provoque cette remarque de celui de ses auditeurs qui, parvenu à la tiare, faisait lire Boccace et Pétrarque (2), et Dante, sans nul doute, à ses petits-fils : « Je vois

(1) Ed. citée, p. 223 ; cf. cependant, comme correctif, la réflexion sur Andrea Contrario et Francesco Lippi d'Arezzo (p. 234).

(2) Témoin cette mention du Registre de la Trésorerie Secrète (1535-1538) : le 21 juillet 1537, Paul III payait 3 écus à don Ludovico Vagiolo « per lo prezzo di un Petrarca et di uno Boeccaccio legati con oro et mandati per commissione di sua Santità allo illustrissimo signor Ottavio Farnese a Caprarola ». Dans le *Cortegiano* de Baldassar Castiglione, Federico Fregoso, exposant son sentiment sur la langue que doit écrire le parfait homme de cour italien, dit sans ambages qu'il faut, pour ne pas risquer de se tromper en pareille matière, choisir un bon auteur et le prendre pour guide : « Et ce bon auteur (je dis en langue « vulgaire ») je ne pense pas qu'il puisse être autre que Pétrarque et Boccace ». Et malgré les objections que lui fait Julien de Médicis, Fregoso s'en tient à son dire, parce qu'il a pleine conscience d'être l'interprète de l'opinion de la plupart de ses contemporains. — Voici le principal passage de cette discussion : « Parmi adunq[ue] che a chi vol fuggir ogni dubbio, et esser ben sicuro, sia necessario

pourquoi tu as commencé par Chrysoloras : c'est pour « interponere » (*sic*) [négliger ?] Dante et Pétrarque (1), qui ont fleuri quelque temps avant Chrysoloras ». Antonio se défend d'un tel dessein ; mais Alessandro insiste pour savoir ce qu'il pense des deux grands écrivains, et force est au protagoniste de s'exécuter, avec une certaine sévérité qui retombe aussi sur les œuvres latines de Boccace. Plus loin, Alessandro reproche à Antonio, qui s'étonne de sa « singulière mémoire », d'avoir oublié le cardinal de Pavie, Jacopo Ammanati et une infinité d'autres savants de la génération antérieure (2).

L'esprit moderne du futur Paul III se montre encore à propos du jugement d'Antonio sur Leonardo Bruni d'Arezzo : « Mais ne voyez-vous pas — dit Antonio — tout ce qui manque à Giovanni da Ravenna, à Coluccio Salutati, à Boccace, et, l'antiquité se trouvant dans une telle rudesse, combien Leonardo a apporté d'éclat et d'ornements à l'éloquence ? » A quoi son interlocuteur répond : « Sans doute, et j'ai toujours loué en Leonardo un homme savant, un homme éloquent, le premier de ce temps : mais tu connais le caractère de nos contemporains : ils n'approuvent rien qui ne soit cultivé, élégant, poli et comme peint ». Parmi ces contemporains, Alessandro Farnese se compte certainement, et nous en avons la preuve dans son vif désir de connaître l'opinion d'Antonio sur les humanistes vivants : « Ceux que tu viens de nommer, nous ne cessons de les louer, puisqu'ils ont acquis la connaissance de si hautes doctrines ; mais je voudrais, maintenant que tu as nommé les écrivains qui ont eu quelque mérite, t'entendre dire quelque chose de ceux qui vivent aujourd'hui ». Antonio s'excuse de son mieux sur l'heure tardive, reprend en quelques mots l'éloge de Leonardo Bruni, de Théodore Gaza,

proporsi ad imitar uno, il quale di consentimento di tutti sia estimato bono, et haverlo sempre per guida et scudo contra chi volesse riprendere ; et questo (nel vulgar dico) non penso che habbia da esser altro che il Petrarcha, e 'l Boeccacio ; et chi da questi dui si discosta, va tentoni, come chi camina per le tenebre senza lume, et però spesso erra la strada ». Ed. Aldine in-fol. de 1528, fol. [b vi, v^o].

(1) *Ibid.*, p. 224.

(2) *Ibid.*, p. 233.

de Campano et de Pogge. Et Farnese de reprendre : « Je comprends très clairement pourquoi tu ne veux nommer aucun de nos contemporains : tu ne veux pas parler d'eux par simple courtoisie, ou bien tu crains de paraître diminuer la gloire de ceux que tu as réunis, en les comparant avec les vivants. A mon avis, certains d'entre eux ont été fort versés dans tous les genres de science, mais ils n'ont pas encore atteint la lumière et la fleur de l'éloquence latine dont tu ne pourras nier qu'elle ait été plus poliment cultivée et amplifiée avec un plus grand art par les hommes de notre siècle ». Antonio : « Où veux-tu en venir, Alessandro ? » Alessandro : « A ceci : tu as tellement orné de toute sorte d'éloges cette foule de savants hommes, que tu pourrais induire beaucoup de gens dans l'opinion qu'aucun de nos contemporains ne doit être comparé à ces hommes-là ». Antonio : « Alessandro, tu t'efforces très habilement de tirer de moi cette comparaison. Différons-la à quelque jour plus favorable, Crois bien que j'aborderai très volontiers ce sujet, qui nous permettrait de nous glorifier de ce que le talent de nos contemporains ait trouvé, ou mis en lumière, des choses restées ignorées depuis près de mille ans. Exaltons donc, autant que nous pouvons le souvenir de ceux qui ont délivré l'éloquence des entraves des barbares. Quant à ceux qui ont enrichi les études mêmes qu'ils ont reçues d'eux, veillons de toutes les forces de notre esprit à ce que, nourris de leurs aliments, nous parvenions quelque jour à les surpasser. Mais je pense que maintenant il faut nous lever et retourner dans le bourg (Bolsena), avant qu'une tempête ne s'élève du lac ». Paolo : « C'est tout à fait mon avis, à moins qu'Alessandro ne soit d'une autre opinion ». Alessandro : « J'aurais grand plaisir à entendre parler de ceux qui vivent ; mais, Antonio, puisque tu as remis cette commémoration à un jour plus favorable, je ne bataillerai point avec toi, et j'attendrai que tu réalises ta promesse. Maintenant, retournons dans le bourg » (1). La scène est assez piquante : on voit que seule

(1) *Ibid.*, p. 236.

sa qualité d'hôte oblige Alessandro Farnese à une discrétion qu'il estime plutôt pénible.

D'autres interruptions d'Alessandro révèlent chez lui certaines tendances de son caractère, que l'on retrouvera dans la suite, atténuées par l'extrême prudence que lui imposèrent les événements. Le fils du condottière aimait la hardiesse. Le nom de Maffeo Vegi, qui composa un treizième livre pour achever l'Énéide, lui fait dire : « Celui-ci me paraît avoir été audacieux et d'un très grand courage (plût à Dieu qu'il eût été doué d'un plus grand talent !) qui a voulu réussir à être le « vicaire » de Virgile ». — Il savait déjà démêler les divers effets des événements. Antonio disant que la ruine de la Grèce avait été un grand malheur pour les lettres latines, parce que beaucoup de manuscrits étaient importés de Grèce en Italie et que les savants italiens se rendaient à Byzance comme à une maison de Science : « Laisse cela, Antonio — observe Alessandro — ; il est vrai que jamais jour plus désastreux et plus cruel ne brilla pour les affaires latines; mais tu dois penser aussi, qu'après cette fâcheuse catastrophe, plus de Grecs affluèrent en Italie que jamais auparavant » (1).

L'esprit pratique, aimant la règle certaine qui permet d'arriver plus tôt et plus sûrement au but, apparaît aussi en plus d'un passage du Dialogue. Alessandro est extrêmement intéressé par les réflexions que fait Antonio sur le rôle de l'imitation directe et sur celui des préceptes dans la production des œuvres littéraires (2). Il manifeste une grande surprise de ce que les anciens n'aient pas laissé de traités sur l'art d'écrire l'histoire, qui lui paraît être l'une des tâches les plus ardues et les plus difficiles pour un auteur (3). Il essaie aussi de soulever une discussion sur le nombre oratoire qu'il avoue ne sentir qu'à peine (4). Tout ce qui ne lui semble pas clair répugne au besoin de précision qui est l'un de ses caractères les plus nets : que l'on s'étonne,

(1) *Ibid.*, p. 227.

(2) *Ibid.*, p. 225.

(3) *Ibid.*, p. 228.

(4) *Ibid.*, p. 231.

après cela, que les intrigues politiques l'aient, plus tard, si évidemment dégoûté et qu'elles aient provoqué chez lui si de violents accès de colère ! Il avait un goût passionné pour la vie active, ayant un but bien déterminé, ne s'embarrassant qu'assez peu des rêveries et des aspirations indéterminées ; et bien qu'il l'ait sans nul doute dit en riant, on ne s'étonne guère de l'entendre déclarer à propos de Filelfe : « A moi, il me paraît avoir été un sage, par ce seul fait qu'il a cherché à s'enrichir par sa science ; car, plus l'éloquence est grande, plus elle est odieuse et suspecte aux hommes » (1).

Un autre passage s'impose à notre attention, parce qu'il montre le profond patriotisme de Farnese, dont le seul rêve peut-être fut de chasser définitivement les « barbares » de la péninsule pour rendre l'indépendance à l'Italie et assurer l'unité de ses divers États. Antonio fait l'éloge de Janus Pannonius, le poète hongrois, lorsque tout à coup, Alessandro, impatienté, s'écrie : « Pourquoi exaltes-tu si fort un étranger, comme si vraiment cet homme avait non seulement surpassé nos compatriotes par toute sorte de gloire, mais encore les avait détournés d'écrire [de crainte de ne pas l'égaliser] ? Si tu plaisantes, tu me parais joliment, en le louant, favoriser les barbares ; si tu es sérieux, prends garde à ne pas soulever une question supérieure à tes forces. Récemment les nôtres, comme tu l'as dit tout à l'heure, ont connu des choses qu'il a entièrement ignorées, et il n'a même jamais soupçonné quelles étaient les variétés des nombres » (2). Tout Paul III est déjà là, ou tout au moins un de ses caractères les plus marqués.

Enfin, quelques phrases du Dialogue expliquent clairement l'attitude qu'il eut par la suite vis-à-vis des littérateurs. L'une d'elles prouve qu'il regardait comme un devoir, pour un prince, de protéger les savants et les écrivains. Antonio étant venu à parler de l'entourage de Cosme de Médicis, Alessandro jette cette phrase dans la conversation : « Mon avis est que les princes

(1) *Ibid.*, p. 230.

(2) *Ibid.*, p. 234.

de ce temps ont été très utiles aux plus grands esprits » (1). Et, si l'on se demandait pourquoi le mécénat qu'il se promettait et qu'il essaya d'exercer n'a pas eu de succès plus éclatants, on en découvrirait la raison dans cette remarque : « C'est une chose connue qu'il n'y a rien de plus détestable (dans l'amitié) que la flatterie et l'adulation(2). » De médiocres poètes le flatèrent trop grossièrement pour qu'il eût confiance en eux ; là, comme en toutes choses, il aimait la discrétion, et ce fut peut-être la crainte d'une adulation excessive qui lui fit refuser le chapeau cardinalice à l'ambitieux Paul Jove. Les Farnese vinrent trop tard pour jouer le rôle d'Auguste et de Mécène : tous les grands écrivains étaient morts. Parmi ceux qu'ils admiraient dans leur cour, un seul poète, un poète latin, Marcantonio Flaminio, possédait un réel talent. Encore n'était-ce qu'une flûte délicieuse ; les grandes lyres étaient brisées. Pour la prose, le grand homme était Jove ; on l'estimait à sa valeur, mais on craignait sa verve, trop souvent vulgaire jusqu'à la bassesse (3).

LÉON DOREZ.

(1) *Ibid.*, p. 227.

(2) *Ibid.*, p. 228.

(3) On sait que notre regretté collaborateur et ami Léon Dorez a laissé inédit un grand ouvrage sur *la Cour du Pape Paul III*, d'après un registre de la Trésorerie secrète dont il a préparé également l'édition. Nous apprenons que cet ensemble va être prochainement publié. Le morceau qu'on vient de lire figurera parmi les chapitres préliminaires de cet important ouvrage, destiné à apporter des lumières nouvelles sur la Renaissance en Italie. (Note de la Rédaction).

Imp. des Presses Universitaires de France. — Vendôme-Paris

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, rue Bonaparte, PARIS (6^e)

Téléphone : Danton 05-07

R. C. Seine 226.007 B

Ch. post. : Paris 1024-92

Vient de paraître :

ÉTUDE SUR L'ORFÈVRETERIE TARENTINE
ET LES ARTS DÉRIVÉS

LE TRÉSOR DE TARENTE

(Collection EDMOND DE ROTHSCHILD)

PAR

PIERRE WUILLEUMIER

Ancien membre de l'École française de Rome

Le Trésor acquis en 1896 par M. le Baron de Rothschild n'avait pas encore reçu de publication véritable. Sans doute Patroni y avait-il consacré, lors de la trouvaille, un article de quelques pages, illustré de figures. Mais il se bornait à une description sommaire, et l'usure des siècles lui faisait prendre pour des pièces distinctes les fragments dessoudés d'un même ensemble. D'où la nécessité de cette publication, fruit d'un travail approfondi qui porte à la connaissance du grand public et du monde savant un des trésors les plus beaux et les plus instructifs.

TABLE DES MATIÈRES. — INTRODUCTION. — I. Historique du Trésor. — II. — Études des pièces. — III. Lieu de fabrication. — IV. Imitations en céramique à relief d'Apulie et en céramique argentée dite de Bolsène. — V. Toreutique apulienne. — CONCLUSION

Un volume 29×38, XI-137 pages, 8 figures dans le texte, XVI planches hors texte, dont une en couleurs 200 fr.

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, rue Bonaparte, PARIS (6^e)

Téléphone : Danton 05-07

R. C. Seine 226.007 B

Ch. post. : Paris 1024-92

MÉLANGES DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

publiés par l'Union intellectuelle franco-italienne

PÉTRARQUE

par G.-A. Cesareo, H. Hauvette, P. Hazard
Th. Labande-Jeanroy, E.-G. Léonard, G. Maugain
M. Mignon, P. de Nolhac, P. Ronzy, A. Valentin

Un volume. 17×25 $\frac{c}{m}$, 240 pages (1928) 60 fr.

L'ITALIE AU XVIII^e SIÈCLE

par H. Bédarida, E. Bouvy, H. Focillon
H. Hauvette, G. Maugain, G. Natali, G. Ortolani
A. Pirro, G. Rouchès, P. Ronzy

Un volume, 17×25 $\frac{c}{m}$, 248 pages, 18 planches (1930) 60 fr.

S. REINACH

Conservateur des Musées Nationaux, membre de l'Institut

AMALTHÉE

MÉLANGES D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE

TOME I. — Un volume (17×25), VIII-450 pages, 76 gravures 65 fr.

TOME II. — Un volume (17×25), 502 pages, 51 gravures 65 fr.

TOME III. — (*sous presse*).